

Nos rêves unfinished

Extrait
Emmanuelle Michaux

Il m'avait invitée.

Il passait à Genève.

Il s'était excusé. C'était juste un petit spectacle. Un truc de comité d'entreprise dans un cabaret.

Je lui avais rapidement fait la bise.

Le spectacle allait commencer. J'avais senti sur sa joue la poudre du maquillage.

De loin, derrière les gens qui mangeaient, buvaient, riaient à table, je le voyais.

C'était gai. Les gens aimaient.

J'avais la gorge qui se serrait.

Toujours cette même petite larme quand je le voyais danser.

Je n'avais pas encore compris que c'était nos rêves qui remontaient.

J'avais juste envie de le filmer.

De les filmer.

Dans ce petit théâtre.

Minable. Voilà ce qu'auraient dit certains.

Mais non, c'était tout sauf minable.

C'était beau.

C'étaient des artistes.

Entre ceux qui regardaient et ceux qui dansaient,

Il y avait le verbe « oser » qui les séparait.

Parallèlement, il y avait cette histoire.

On était passé en voiture avec les enfants. Sur le quai du Mont Blanc.

J'avais dit, alors que la voiture filait déjà, c'est là qu'elle est morte.

C'est là qu'elle a été assassinée.

Les enfants n'en revenaient pas.

A chaque fois qu'on passait, ils me redemandaient l'histoire.

Je m'étais arrêtée devant la plaque. C'était là.

Là. Devant le lac.

J'avais écrit un poème.

J'avais lu son histoire.
J'avais un projet de film.

Ce que je cherchais, c'était le lien.

Après, plus tard.

Je l'avais vu dans les coulisses.

Il transpirait. Son costume collait. Les filles se déshabillaient.

J'étais un peu gênée.

Il m'avait présentée.

« C'est mon amie d'enfance ! On se connaît depuis toujours ! Depuis la maternelle ! »

Il disait toujours la même chose. Fier.

Avec son sourire, ses yeux maquillés qui me regardaient.

Je souriais aussi. Fièrè aussi.

Tout le monde s'exclamait.

Il fallait que je file.

Je ne sais plus pourquoi. Un travail à finir. Quelque chose.

Je n'avais pas vu la fin du spectacle.

Un jour, en sortant de ma voiture, il m'avait dit

« On ne se voit jamais, on ne s'appelle jamais, mais on s'aime. »

C'était vrai.

J'avais mené une enquête.

On connaissait depuis longtemps son meurtrier.

On l'avait même connu tout de suite. Arrêté quelques minutes plus tard.

Il s'était enfui rue des Alpes, poursuivi par des passants.

Un homme, en sens inverse, avait ouvert ses bras et l'avait encerclé.

Deux heures après, le concierge du n°3 avait retrouvé une lime triangulaire emmanchée.

L'arme du crime.

Sur une photo, on voit sourire l'assassin encadré par deux policiers.

Plus tard, il a écrit - « Qui ne travaille pas ne mange pas ».
Signé « Lucheni anarchiste très convaincu. »

Elle, c'était Sissi. L'impératrice.

Pas la jeune fille incarnée par Romy Schneider dans la blquette de Ernst Marischka.

Non. La femme de 60 ans, vêtue de noir, voilée.

C'était sur elle que j'avais menée l'enquête. Sur lui aussi. L'anarchiste.

Sur cette rencontre, là, face au lac. Le 10 septembre 1898.

Philippe regardait le lac aussi.

Il faisait nuit. Il fumait sur le balcon d'un grand hôtel de Genève.

C'était là, cette fois, qu'il faisait une représentation.
Une fête privée.

C'était là que je l'avais filmé.
Lui et les autres. La troupe.

C'était ça qui m'intéressait. La troupe.
L'envers du décor. Les coulisses. L'humain.

Retranchée derrière ma caméra, j'aimais leurs rires, leurs échanges, leur foi malgré tout.

Malgré le manque d'argent, l'âge, le corps qui trahit, la distance entre le rêve et la carrière.

J'aimais ce tout. J'aimais ces corps.

Sissi

Est d'abord un corps.

Un corps donné pour raison d'état. Objet.

Un corps exhibée, épiée. Jamais seul.

La beauté de Sissi est une légende.

On vient à la cour d'Autriche pour la voir.

Sa beauté devient sa vengeance.

Mince. Anorexique. Cinquante kilos pour un mètre soixante douze.
Cinquante centimètres de tour de taille.

Deux, trois pesées par jour.

Massage, gymnastique, escrime, équitation, marche.

Neuf heures de marche sans s'arrêter.

Six heures de galop sans s'arrêter. Pas de gant. Les mains en sang.

Régime.

Un café noir le matin, quelques oranges, un verre de lait le soir.

Son corps devenu souffrance. Des oedèmes aux jambes. La sciatique.

Elle n'a plus de dent. Un dentier.

Un large éventail en cuir masque son visage ridé, tanné par le soleil.

Qu'est ce que je cherchais dans cette histoire ?

Luigi Lucheni

L'anarchiste. Lui s'est pendu dans un cachot en 1910.

Deux mètres sur trois. Aucune lumière.

Un suicide officiellement.

On lui a laissé une ceinture en cuir.

Quelques heures avant, on a dit qu'il chantait.

Lors de son procès, à la question - « Quel but pensiez-vous atteindre par votre crime ? »

Il a répondu - « Venger ma vie. »

Il ajoute dans ses mémoires - « Ne savez-vous pas que l'amour méprisé engendre la haine ? »

Luigi déplore que la peine de mort n'existe plus à Genève.

Il ignore qu'il a aidé quelqu'un qui voulait mourir.

Son avocat affirme dans sa plaidoirie - « L'impératrice aurait souhaité l'acquittement du coupable. »

C'était vrai.

En 1984, les poèmes de Sissi sont publiés.

Elle lègue les droits d'auteur aux « condamnés politiques les plus méritants et à leurs proches dans le besoin ».

Sissi est une anarchiste de cour. Elle pleure devant les pauvres.

Elle dit - « Qu'importe les sceptres, les couronnes, les manteaux de pompe. Ce ne sont que des haillons dérisoires. »